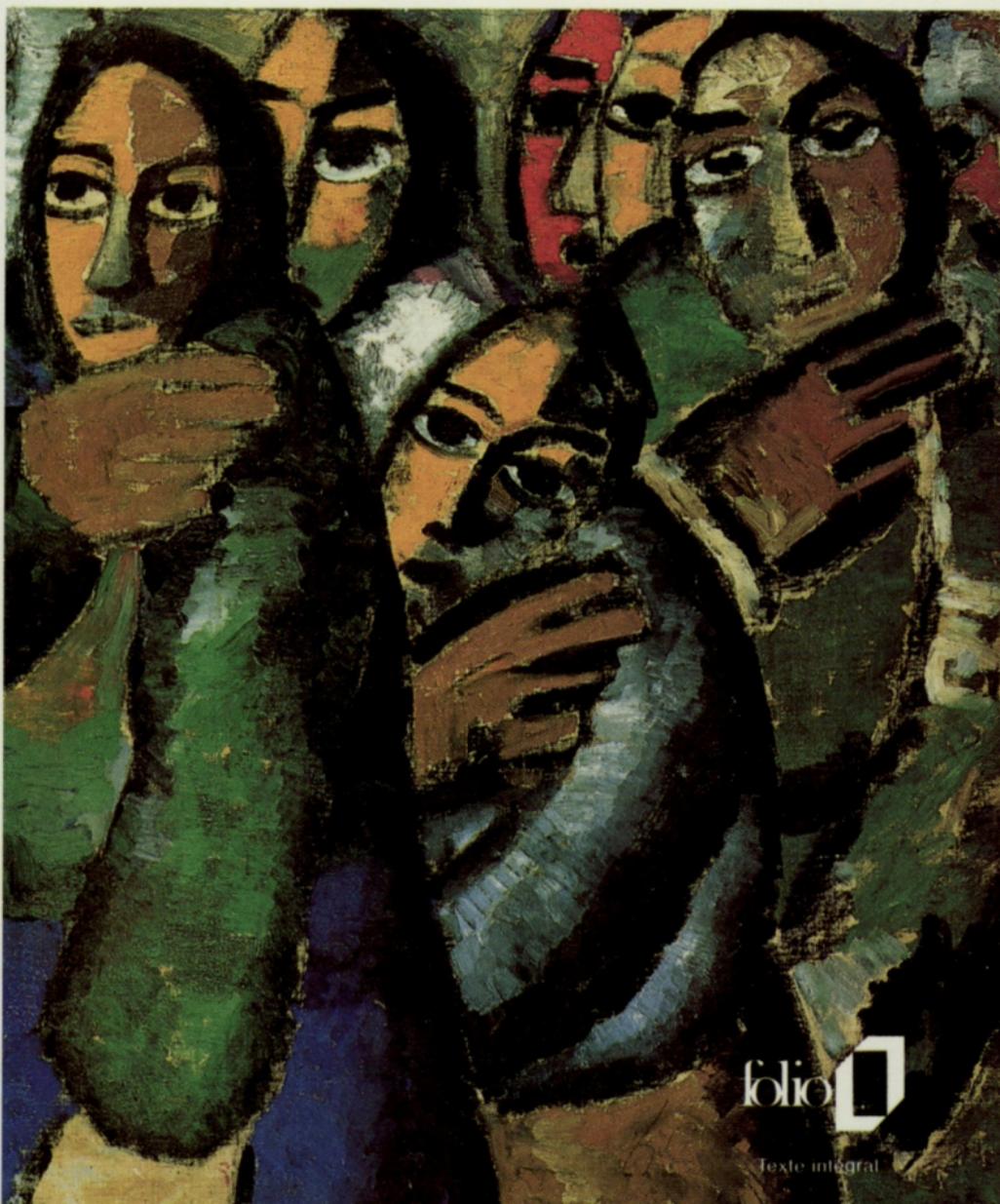


Pierre Gascar
Les femmes



folio 

Texte intégral

Pierre Gascar

Les femmes

Gallimard

Couverture : Malevitch, *Paysannes à l'église* (détail).
Stedelijk Museum, Amsterdam. Droits réservés.

Éditions Gallimard, 1955.

Pierre Gascar, pseudonyme de Pierre Fournier, est né à Paris en 1916.

Après avoir été détenu par les Allemands de 1940 à 1945, il fit des débuts spectaculaires en 1953 en obtenant le prix Goncourt pour *Le temps des morts*, inspiré de son expérience des camps.

Écrivain prolifique, il est l'auteur de nombreux romans, de recueils de nouvelles dont *Les bêtes*, et d'ouvrages documentaires. Il décrit avec originalité le monde végétal et minéral, source de rêveries et de métaphores. Il reçoit en 1994 le prix Roger Caillois pour l'ensemble de son œuvre.

Pierre Gascar est décédé en février 1997.

Les femmes

On ne sut jamais d'où le premier était venu. A peine avait-il commencé de faire parler de lui qu'il s'était fondu dans le nombre, s'identifiant à sa progéniture et mêlant sa piste brûlante au vaste lacis que l'espèce jetait sur la misère des hommes comme une très vieille broderie dispersée.

Non, le premier pou n'était pas plus connaissable que la première flamme d'un feu qui maintenant a pris : on était déjà couvert de tisons. Quant à l'origine de ce parasite initial à l'individualité abstraite, tout ce qu'on pouvait en dire c'est qu'elle attestait l'existence, entre les hommes, de liens sociaux extrêmement ténus.

Il est peu de solitudes dont la vermine soit dupe. Elle seule sait enregistrer les contacts humains les plus furtifs et les entériner ; elle seule sait rappeler aux êtres les plus farouches leurs communications avec autrui et, humble auxiliaire d'une complicité universelle, les enfermer dans le monde douloureusement fraternel que, derrière les faux aspects de la vie, révèlent, par instants, la contagion et les poux.

Il choisit, ils choisirent, plutôt, car, avec les poux,

on est toujours au bord même de la pluralité, comme une seconde avant un orage de grêle, une des femmes les plus âgées du camp de travailleuses ukrainiennes de Schweinemünde, la vieille Bolinka.

— Je me gratte, dit-elle, tête basse, un soir en rentrant de l'usine, à l'Allemand qui dirigeait le camp, depuis deux jours, au moins...

L'interprète ukrainienne qui se tenait debout près du bureau la talonnait. Allons, de quel étranger s'était-elle approchée ? Savait-elle quelles femmes, dans le camp, avaient aussi des poux ?

En fait, au cours de cet interrogatoire, le nom n'était presque jamais prononcé. On disait : « J'en ai, tu en as, ils en ont, mais comment peut-on en avoir ? », assauts de pudeur qui n'excluaient pas la violence et qui, à force de sibyllisme, ne tardaient pas à faire planer au-dessus des interlocuteurs, au-dessus des baraques du camp, au-dessus même de la Poméranie tout entière, une ombre grise grée d'antennes et de pattes anguleuses comme d'un vague et large crustacé.

Parfois, un Allemand jetait le nom au milieu de vous, avec une brutalité gouailleuse. On éclatait de rire avec dans l'arrière-gorge le caillou de l'horreur : le pou devenait semblable au rat lâché, c'en était à se jucher sur un siège et à secouer ses jupes. Mais, déjà, l'Allemand tirait la trappe, coinçait le parasite dans l'angle d'un lucide mépris : les poux ne se trouvaient, en général, que sur les individus des races inférieures, les Russes, notamment.

— Bon Dieu, vous n'avez donc jamais entendu parler de civilisation ?

Alors voilà le masque de la honte, les premiers fourmillements sur vous et les démangeaisons : nous sommes couvertes d'Asie.

Les protestations prenaient une résonance puérile :

— Je vous assure, chez nous, avant la guerre, seuls, les mendiants...

— Et l'os de mouton, alors ? disait triomphalement l'Allemand, qu'est-ce que tu en faisais de ton os de mouton ?

C'était une des pièces les plus récentes et les plus précieuses de l'archéologie allemande. Dans des fermes reculées d'Ukraine, des soldats de l'armée d'invasion avaient découvert quelques-uns de ces os aux larges méplats que les mères promenaient dans la chevelure de leurs enfants et contre lesquels elles écrasaient la vermine. Comment lutter, ici, à Schweinemünde, quand ils détiennent cette arme-là ?

La vieille Bolinka demeurait tête basse, sentant sans doute la raideur des distances qui la séparaient maintenant de ses interrogateurs. Le pou était sous son aisselle gauche, elle l'aurait juré, mais les deux autres s'attendaient déjà à la voir sur-le-champ ruisseler de vermine.

— Va-t'en ! lui cria l'interprète. Demain, tu resteras au camp. Tu feras bouillir tous tes vêtements, tous, tu entends ! et même, ta chemise. Et tu te laveras. Il faudra aussi que tu te rases les poils. Tiens, on te donne deux jours de repos, mais gare à toi si, après, tu es toujours pouilleuse !

Bolinka rentra dans le dortoir doucement, sans

parler à personne, et alla s'asseoir sur son lit avec sa vermine contre elle, ce secret remuant.

— Tu sais, dit-elle enfin à sa voisine qui, à demi couchée, achevait de manger son pain noir, demain je ne vais pas à l'usine. Ni après-demain...

Son visage rayonnait d'une joie encore incertaine.

— Tiens, dit l'autre, la bouche pleine, en arrêtant sa mastication, et pourquoi ?

— J'ai des poux, murmura Bolinka en baissant les yeux. Qu'est-ce que tu veux ? c'est venu comme ça. En tout cas, demain, je vais dormir jusqu'à huit heures, oh oui, jusqu'à huit heures, au moins, et puis, après, je les tuerais...

Elle continuait de parler de ses poux, de leur nombre, de leur mystérieuse origine mais sa voisine déjà criait la nouvelle à travers le dortoir. Les quarante femmes qui s'apprêtaient pour le sommeil accordèrent peu de temps à la répulsion : l'envie était plus forte. Dans cette vie qui ne s'éclairait que par le sommeil, pouvoir dormir jusqu'à huit heures promettait un matin de gloire. Ce n'était qu'après le départ des autres pour l'usine, vers six heures, qu'une demi-somnolence enfin vous portait en haut d'une falaise, dans l'éclat d'une aube d'été ou, encore, au milieu de l'éblouissement du givre de Noël et là vous jetait, les membres rompus de paresse, dans les souvenirs.

Et la journée allait s'ouvrir devant vous désengrenée du tour qui ronfle dans une odeur de métal chaud, délivrée des ordres hurlés et des menaces. Les menaces, à cette époque, venaient de haut. Le

bruit des tours et des fraiseuses couvrait longtemps leur rumeur et le ciel ne s'ouvrait que lorsque les avions alliés étaient sur vous, le vent soufflant déjà dans le sifflet des bombes. On mourait presque sans avoir entendu qu'on mourait.

Le camp était assez éloigné de l'usine pour qu'on y fût à l'abri du danger et puis là on avait le ciel tout le jour, sa couleur, bien sûr, mais, surtout, son silence et, une fois de plus, le salut venait de ce que le ciel on pouvait enfin l'écouter. Tout le bonheur récent de Bolinka tenait là. Il valait bien ce chapelet de brûlures que, maintenant, dans l'ombre du dortoir, elle égrenait sous ses doigts. Pou inlassable, désir insomnieux, larme éternelle : toute la nuit, Bolinka se gratta comme un chien enfermé gratte à la porte. Le pou allumait derrière l'huis l'impatience du jour.

L'histoire de Bolinka s'acheva dans une buée d'étuve. Épouillée, elle reprit sa place à l'usine. Les jours passaient et les migrations de la mort si réelles parfois que, les avions volant alors très bas dans un grondement d'orage, on voyait leurs ombres courir sur l'herbe ou sur la terre ensoleillée, semblables à des truites : notre terre devenait la terre d'un torrent.

Un soir, comme les femmes venaient de rentrer au camp et rompaient les rangs avec des cris de hâte que rien ne justifiait, sauf le besoin de se convaincre, une d'elles s'approcha de l'interprète. Elle se balançait sur une jambe, les yeux baissés, tandis que l'interprète déjà s'impatientait.

— Eh oui, soupira la femme, j'en ai attrapé. C'est peut-être bien Bolinka qui en a laissé, l'autre jour...

— Bolinka ! s'écria l'interprète, mais il y a plus d'un mois qu'elle en a eu ! Ils auraient mis du temps pour faire le chemin...

— Alors ? demanda la femme en relevant les yeux. Alors ?

Humble, stupide, elle mendiait une explication. Elle n'avait pas mérité cette injustice, cette soudaine solitude. D'un seul coup, elle perdait Bolinka à laquelle auraient pu, un instant plus tôt, la rattacher les liens consolateurs de la rancune. C'était une disgrâce sans raison : il ne se passait rien, on vivait des jours sans penser et, brusquement, les poux étaient sur vous comme des fourmis sur un arbre et tout cela finissait par s'identifier, sous le signe de ténèbres fugaces détachées d'une nuée sombre comme des nuages dans le vent, aux ombres ronronnantes et rapides qui glissaient parfois sur la terre, aux truites de la mort, à ce que d'une faute originelle un Dieu obscur dispersait dans le soleil des jours.

Mais voilà — et cela venait brusquement — qu'il fallait se réjouir. La femme n'avait pas encore eu le temps d'y penser : les poux allaient lui valoir deux jours de repos. Absolution un peu suspecte par son excès même et qui laissait après elle un goût douceâtre. On eût sereinement accepté le pardon, mais il allait ici jusqu'à ressembler à un attentat contre le péché et surenchérisait si bien sur la simple ré-

habilitation qu'on en tirait un bénéfice égal à celui des honneurs.

L'interprète cependant poussait la femme dans le bureau du chef de camp. C'était un vieil homme amer amené par les hasards de la guerre à veiller sur un butin féminin comme si lui avait été reconnu par ses supérieurs le privilège de la castration. L'âge ne l'aurait-il pas prémuni contre le désir que son ciel viril n'aurait compté ici que des étoiles sans éclat. Être Russe équivalait à une dégradation sexuelle dont seul pouvait vous relever, l'espace d'un instant, le châtiment du viol. Mais il aurait fallu pour cela la rage des combats, l'anonymat guerrier...

Le vieil homme releva la tête avec ennui. Que voulait encore celle-là ?

L'interprète était allé s'asseoir assez loin de la coupable.

— Elle a des poux, dit-elle en tordant la bouche, soucieuse d'exagérer son dégoût. Qu'est-ce que je fais ? Je lui donne, comme à la dernière qui en a eu, deux jours de repos pour qu'elle se décroisse ?

— Un instant, un instant ! s'écria le chef de camp en levant sa lourde main aux ongles carrés. D'abord, comment expliques-tu, toi, qu'elle ait des poux ? C'est ce que je veux savoir d'abord, moi !

Il tourna son fauteuil afin de se placer en face de l'interprète. Celle-ci cligna des yeux, surprise par la brusquerie de l'attaque.

— Je ne suis pas plus renseignée que vous, murmura-t-elle et, à peine finissait-elle de prononcer

ces mots qu'elle ressentit une démangeaison un peu en dessous d'un de ses bras, sur ses côtes.

À aucun prix il ne fallait qu'elle se gratte : la honte la menaçait. Elle se savait indemne de vermine, seulement touchée, en ce moment, par cette espèce de feu grégeois du pou dont le seul nom a la vertu de susciter autour de lui la suspicion et déjà la brûlure. Elle se mordit les lèvres : un deuxième prurit venait de s'éveiller quelque part sur son ventre.

— Si ! Tu es « forcément » mieux renseignée que moi, répondit le chef de camp en appuyant sur chaque syllabe, sans cesser de la regarder, c'est ta « responsabilité », Mariouchka !

Maintenant c'était à crier. Il valait mieux ne pas répondre. Ainsi le chef de camp finirait par détourner son regard et elle pourrait, discrètement, de l'ongle, apaiser le feu qui la torturait. Elle se contenta donc de baisser la tête, se faisant fautive et, déjà dévorée, se trouvant brusquement dans un état de culpabilité que rien n'annonçait quelques instants plus tôt. Et puis, elle n'en pouvait plus. A peine essaya-t-elle de croiser les bras pour donner le change : elle se mit à se gratter furieusement sous l'aisselle.

— À force de parler de poux..., murmura-t-elle en devenant écarlate.

Le chef éclata de rire et se tourna vers la coupable, la femme aux cheveux pendants qui restait immobile devant son bureau.

— Et toi, tu ne te grattes pas ? lui demanda-t-il.
À être posée aussi brusquement la question per-

dait son sens. Elle ressemblait à une invitation impromptue, comme si le vieil Allemand s'était attendu, dans la seconde même, à être environné d'une frénésie simiesque. La femme qui entendait assez bien l'allemand répondit trop vite :

— Non, je ne me gratte pas, dit-elle en secouant ses cheveux jaunes.

— Merveilleux ! s'écria l'Allemand en tapant du plat de la main sur sa table. Merveilleux ! Elle ne se gratte pas et c'est l'interprète qui se gratte. Oui, toi ! précisa-t-il en pointant son index vers l'interprète, les doigts encore accrochés dans l'étoffe grise de sa robe, à la hauteur du pubis. Hé, après tout, c'est peut-être toi qui leur en donnes !

L'interprète se ressaisit, se leva en faisant jouer son corps à l'intérieur de ses vêtements. Ses démangeaisons avaient cessé. Elle répondit au chef de camp par un sourire servile.

— Qu'est-ce que vous décidez ? lui demanda-t-elle avec sa solennité habituelle pour marquer que la plaisanterie avait pris fin.

Elle n'en était pas tout à fait sûre. Non, elle n'était pas tout à fait sûre qu'il se fût agi d'une plaisanterie, pas tout à fait sûre que ce bref et grotesque cauchemar ne reviendrait jamais. Le chef de camp semblait s'y attarder. Il s'était, de nouveau, tourné vers l'autre femme.

— Voilà une bien étrange histoire, dit-il en retrouvant toute sa sévérité. Mais je ne suis pas plus bête que vous toutes réunies. Non, on ne m'a pas aussi facilement. Je veux bien te donner du repos pour que tu te défasses de ta crasse et de ta vermi-

ne, ma belle, puisque l'hygiène du camp l'exige, mais attention ! je veux des preuves. Tu m'entends, des preuves ! C'est que ce serait un peu trop facile de couper au travail de cette façon ! Allons ! conclut-il en se carrant dans son fauteuil, montre-moi tes poux !

La femme parut désorientée et se contenta de regarder l'interprète.

— Le chef te dit de montrer tes poux ! lui criait aigrement l'interprète, que cette histoire exaspérait.

— Mais je ne sais pas exactement où ils sont en ce moment, murmura la femme. Il faudrait que je me déshabille entièrement et que je cherche sur moi ou dans les plis de mes vêtements... Dis-lui que cela n'a pas d'importance, que je les garde, que j'irai demain à l'usine...

— Qu'est-ce qu'elle raconte encore ! hurla le vieil Allemand en se dressant. Pourquoi tous ces discours ?

— Dis-lui que je retire ma plainte ! s'écria la femme prise de peur.

— Elle dit qu'elle retire sa plainte, traduisit l'interprète.

Elle se reprocha d'avoir traduit si vite. La formule était absurde mais c'était encore à cause de cette histoire de poux dont on ne parviendrait jamais à sortir.

— Sa plainte ? demanda le chef interloqué. Elle dit qu'elle retire sa plainte ? Mais quelle plainte ? Et déposée contre qui ?

L'interprète haussa les épaules. Non, vraiment,

elle n'aurait pas dû traduire cette phrase absurde.

— Eh bien, cria le vieil Allemand, qu'est-ce que tu attends pour le lui demander ? Vous avez donc juré de me faire sortir de mes gonds, ce soir ?

L'interprète ouvrit la bouche pour expliquer qu'il ne s'agissait que d'une formule maladroite, qu'en fait il n'y avait pas de plainte, mais le regard de colère que le chef fixait sur elle la paralysa.

— Contre qui voulais-tu déposer une plainte ? demanda-t-elle à la femme qui, depuis un instant, ne pensait qu'à sortir de cette pièce et qui, sans attirer l'attention des deux autres, avait déjà fait un pas de côté vers la porte.

En entendant la question que lui posait l'interprète, la femme rougit de confusion : ses cheveux parurent encore plus jaunes. C'était bien d'elle ! Déjà coupable, au moment même où elle allait tirer un monstrueux profit de son indignité, de ses poux, de sa perpétuelle et maudite insouciance, il fallait qu'elle accusât le monde entier !

Sans doute avait-elle parlé de plainte et, d'une certaine façon, c'était, sur les poux, un éclairage nouveau ; sans doute, « sous un certain angle », pouvait-elle se plaindre, d'abord de la brusque absence de Bolinka, en amont du chemin des poux et, ceci admis, de cette espèce de crucifixion d'arbre qui vous clouait, depuis des mois, sur un sol étranger grouillant de toutes les misères... Mais la plainte, le bon droit, cela ne faisait qu'un éclairage de cierge quand, tout près, brille le soleil clair parcouru d'ombres nettes et, parmi elles, des truites de la mort, le grand jour de la damnation. Et puis,

en somme, contre qui formuler cette plainte ? Elle secoua la tête avec désespoir.

— Est-ce que je peux m'en aller ? demanda-t-elle humblement.

— Est-ce qu'elle peut s'en aller ? répéta l'interprète en se tournant vers le vieil Allemand. Elle dit qu'il faudrait qu'elle se déshabille pour trouver ses poux. C'est risqué. Elle va en mettre partout.

— Elle s'en ira quand je le lui dirai ! cria le chef avec colère. Mais qu'est-ce que c'est que ces réclamations, ces demandes, ces plaintes ! Je veux de la discipline et du respect, ici ! Même chez les pouilleuses ! Je vous l'ai assez dit !... Non, elle n'a pas besoin de se déshabiller ici. Qu'elle aille dans son dortoir, qu'elle trouve une petite boîte et qu'elle y enferme ses poux, un pou ou dix, ça m'est égal. Je veux des preuves, des preuves, vous ne comprenez donc jamais, nom de Dieu ! Dans un quart d'heure, ici, avec ta boîte. Allez !

La femme éperdue qui avait compris la dernière injonction attendait pour y obéir que l'interprète en traduisît le contexte. Sur un geste de l'Allemand, l'interprète la poussa dehors.

— Mets-en dans une boîte et reviens ici ! cria-t-elle à la femme qui s'enfuyait déjà à travers le camp où quelqu'un grattait une mandoline, où, derrière les petites fenêtres des baraques, une femme se peignait devant un bout de miroir, une autre mesurait de la soupe dans une boîte de conserve, où, çà et là, on tirait les rideaux d'obscurcissement et au-devant duquel le ciel de Poméranie, livré à

lui-même, poussait en hâte, avant les menaces de la nuit, son silence, ses nuages, ses hordes.

Arrivée dans le dortoir, la femme aux poux alla placer sur le poêle l'écuelle de soupe qu'on lui avait servie pendant son absence.

— Surveille-la encore un peu, puisque tu as eu la gentillesse de me la garder, dit-elle à sa voisine. Moi, je viens d'attraper des poux et il faut que je les mette dans une boîte.

L'autre la regarda fixement et sortit de la ruelle qui séparait les deux lits.

— Dites donc, Maria est devenue folle ! cria-t-elle aux autres qui, perchées sur leurs hauts châ-lits ou assises autour du poêle ou encore autour d'une table ornée d'un rond de papier découpé en festons, parlaient de nourriture, de l'hiver, parfois des hommes, toutes choses qui délimitaient leur univers de privations, l'hiver mordant plus profond que les autres, vos mains, surtout, comme un chien familier.

— Oui, je vous dis que Maria est devenue folle ! répéta-t-elle avec force en jetant un regard prudent dans la ruelle. Elle parle de mettre des poux dans une boîte !

Mais déjà, Maria, le torse nu, sa camisole à la main, sortait de l'ombre pour se justifier.

— Laissez-moi vous expliquer ! cria-t-elle de sa voix un peu rauque que ses camarades raillaient souvent. Laissez-moi vous expliquer !

Les femmes étaient maintenant sur elle.

— Attention à la gamelle sur le feu ! cria-t-elle encore.

Peine perdue. Les questions pleuvaient.

— Tu as vraiment des poux ? Tu en es sûre ? Pourquoi veux-tu les mettre dans une boîte ? Pour les punir, peut-être ? Pour en faire cadeau à ton amoureux ? Mais non, c'est pour les dresser, sans doute !

Étourdie par le flot de paroles, la femme aux cheveux jaunes recula d'un pas dans la ruelle et, avec un geste de pudeur, plaqua sa camisole contre sa poitrine. Les autres s'avancèrent :

— On ne veut pas te les prendre, voyons...

Elle put enfin se faire entendre. Elle dit que le chef de camp voulait des preuves et qu'elle devait bien obéir. Puis elle demanda une boîte. On lui tendit une boîte d'allumettes vide. Le calme était revenu mais aucune femme ne s'éloignait encore.

— Il me faut de la lumière, déclara Maria en sortant de la ruelle.

Les autres s'écartèrent précipitamment.

Elle se sentait brusquement investie d'un grand pouvoir.

— N'ayez pas peur, leur dit-elle. Ils sont bien accrochés et ils ne sautent pas...

Elle fut bientôt nue sous la lampe. Elle inspectait les coutures intérieures de ses sous-vêtements de grosse toile grise. Au premier stade, les poux ne se risquent guère au-delà de cette première enveloppe. Ils sont si proches de vous, alors, que, leur brûlure mise à part, ils se confondent sans peine avec la vie intérieure, ne sont, pour vous, qu'un signe

assez abstrait d'humilité et, tout en vous inclinant à la mélancolie, n'essaient sur vous — ou en vous — que les lentes de l'ennui.

Plus tard, ils deviendront les patients prospecteurs de cette espèce de géologie humaine peu connue qui élève et superpose autour d'un feu intérieur, de sa gangue d'argile blanche, les tufs, les feutres, les velours d'un humus boutonné de corolles d'onyx, tout cela au sein de cette tiède nuit humaine où bruit, à chaque mouvement, comme une mer sèche, le cilice du lin.

La tiédeur de l'été venant ou, au cœur des profondeurs, la concurrence se faisant trop forte, ils se risqueront enfin au grand jour, sur votre manche, précisément, dans une solitude de l'ère tertiaire et, aveugles, translucides, avec leurs pattes de crevettes, ils se laisseront prendre, renfermés sur eux-mêmes dans une contrition de cloporte des murs.

On regardait la femme nue sous la lampe. On comptait avec elle. Les poux qu'elle cueillait dormaient, butés, dans les plis de ses sous-vêtements. Peu nourris encore, ils étaient souvent clairs et presque fantomatiques : un pou sans sa tache de sang ressemble à la radiographie d'un pou.

— Six !

C'étaient là assez de preuves. Maria ramassa ses vêtements après avoir refermé sa boîte d'allumettes et rentra dans la ruelle afin de se rhabiller. Elle gardait la boîte dans le creux de sa main. Cependant, on ne cessait de la regarder et son succès lui montait à la tête :

— Qu'est-ce que vous en dites ? demanda-t-elle

insolemment aux autres femmes en brandissant sa boîte d'allumettes. Maintenant, j'ai une arme !

La plupart des femmes ne virent là que l'arme fraîche, vite émoussée, qui aurait raison de la résistance du chef de camp. Mais, pour d'autres, ces paroles trouvèrent d'obscures résonances. L'arme avait la vertu d'une poignée de graines. On peut toujours parer un coup, si prompt soit-il. Mais qu'on vous jette au visage un manteau lourd et suspect, un linge odieux, une toison fourmillante, une crépitante prairie !...

— Et maintenant, j'y vais, dit la femme qui avait fini de rendosser son costume de poux et qui tenait toujours sa boîte dans sa main.

Elle se dirigea vers la porte et sortit. Sa voisine, Nadia, s'était glissée derrière elle. Dans l'obscurité de la cour, elle agrippa Maria par un bras.

— Qu'est-ce que tu veux ? lui demanda la pouilleuse. Lâche-moi donc ! Mais lâche-moi, je risque de t'en donner si tu me touches !

— Oui, donne-m'en ! souffla l'autre. Tu en as six dans ta boîte. Quatre feront aussi bien l'affaire et moi, avec les deux autres, je pourrai, demain ou après-demain, demander deux jours de repos. Tu n'as qu'à m'en mettre deux là-dedans, Maria, c'est un service !

Elle sortit en hâte de sa poche une petite boîte de fer :

— Je ferai des trous dans le couvercle pour qu'ils respirent. Maria, sois gentille. J'ai surveillé ta gamelle.

Pierre Gascar

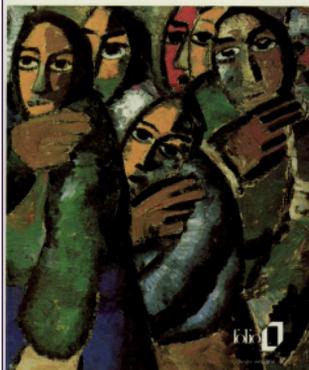
Les femmes

Pierre Gascar projette sur certains aspects de la vie féminine une lumière qui n'est pas toujours sans cruauté.

C'est par l'amour que Nadia, dans *Les femmes*, échappera au désespoir de la captivité ; c'est par l'amour que Rose, dans *L'incendie*, sortira de la chambre obscure contre laquelle bat la haine des autres ; c'est par l'amour que l'autre Rose (mais n'est-ce pas la même ?), dans *L'asile*, parviendra à nier une réalité trop douloureuse.

Livre sombre, livre tragique, ce recueil est une histoire d'amour, non pas quatre histoires d'amour comme la division du livre pourrait le faire penser, mais une seule. La seule, car l'amour n'a jamais qu'une histoire.

Pierre Gascar
Les femmes



Les femmes

Pierre Gascar

Cette édition électronique du livre *Les femmes* de Pierre Gascar
a été réalisée le 02 avril 2016 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070403134 - Numéro d'édition : 82193)

Code Sodis : N81251 - ISBN : 9782072665578

Numéro d'édition : 298439